

JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes

VOL. I.

MONTREAL, SAMEDI 10 MAI 1884.

No. 21.

LE
MONITEUR du COMMERCE

(Quatrième Année)

REVUE

des Marchés, de la Finance, de l'Industrie et des Assurances.

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, - \$2.00
6 mois, - - - - - 1.00
3 mois, - - - - - 50
Le numéro, - - - - - 10

Europe, - - - - - 18 frs

LE
JOURNAL DU DIMANCHE

REVUE

Littéraire, Artistique, et de Modes

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, - \$2.00
6 mois, - - - - - 1.00
3 mois, - - - - - 75
Le numéro, - - - - - 5

Europe, - - - - - 18 frs

Bureau: 43 RUE SAINT-GABRIEL, MONTREAL.

M. E. DANSEREAU, GERANT.

Le Journal du Dimanche

SAMEDI, 10 MAI 1884.

Le magnifique numéro spécial que nous préparons à l'occasion du cinquantième de notre fête nationale sera véritablement une œuvre d'art. Il sera illustré de nombreuses gravures représentant toutes les scènes de la Calévaude historique, les tournois, etc., faites d'après les dessins-modèles que les organisateurs de la fête ont mis à notre disposition.

Dans le but de plaire à nos abonnés, nous ferons parvenir gratuitement ce numéro exceptionnel à tous ceux d'entre eux qui sont en règle avec l'administration ou qui nous enverront le montant de leur abonnement pour un an avant le vingt de ce mois.

MAL.

La forêt reverdit; les arbres résineux
Versent d'âcres senteurs à la brise matinée;
L'herbe verdoie aux flancs des coteaux lumineux;
Le papillon voltige et l'abeille butine.

L'air est lourd de l'odeur des lilas radieux;
Le soprano des bois sous les branches lutine,
Et sur les chauds guérêts, les flots mélodieux,
Tourbillonne au soleil une brume argentine.

Le sol des prés frémit, sentant germer les blés;
On savoure partout mille bruits modulés
Qui montent des vallons, des grèves et des landes.

La nature a drapé son manteau de vermeil,
Et, rajeunie, après six long mois de sommeil,
De fleurs et de parfums fait au ciel des offrandes.

W. CHAPMAN.

SOUS MES SAPINS.

APRÈS CINQ ANS D'ABSENCE.

A M. L'ABBÉ E. V. DION.

Et s'être vu longtemps, c'est presque s'être aimé!

ALEX. GUÉRAUD.

"Salut, ô mes sapins! doux et paisible ombrage,
Où je venais m'asseoir pour rafraîchir mon front;
A ma muse attristée et pleurant sous l'orage,
L'exil parut bien long!

"Vous n'avez pas changé! vous semblez pleins de sève!
Comme vous balancez vos vigoureux rameaux!
Vous n'avez donc rien que l'âge vous enlève,
Vous me semblez plus beaux!

"Vous conservez encore vos enivrants murmures,
Vos parfums résineux, vos senteurs d'autrefois;
Et l'oiseau vient toujours, sur vos noires ramures,
Faire entendre sa voix.

"Que vos destins sont beaux! La main qui vous rassemble,
Vous unit à jamais par des liens secrets,
Chacun a du soleil, et vous mourez ensemble
Dans les mêmes bosquets.

"Oh! moi, j'ai bien souffert! au milieu du cortège
De mes rêves fleuris je marchais souriant,
Quand un jour, mutilé, tout sanglant, sur la neige
Dieu me jeta mourant.

"Comme un oiseau blessé par une main cruelle,
L'aveugle débris humain, je m'en vas chancelant,
Et, regardant le ciel, je traîne de mon aile
Le lambeau pantelant.

"Mais quoi! j'entends gémir dans ta cime mouvante,
O vieil athlète aux bras musculeux et branis!
Dis-moi quels sont ces cris? cette plainte touchante?
Pleure-t-on dans les nids?..."

— Oni, dans les nids on pleure! Existe-t-il sur terre
Un recoin à l'abri des griffes du vautour
De l'amère Douleur tout être est tributaire;
Chacun paye à son tour.

"La Mer a ses sanglots, et la lame ses plaintes;
Le printemps son automne, et l'été son hiver;
Le roseau ses soupirs, le chêne ses étirements,
Et le tombeau son ver.

"Chaque cœur a son deuil, chaque âme a sa souffrance,
Le bonheur né d'hier n'a pas de lendemain;
Mais, pour sécher son front, l'homme a l'Espérance.
Au terme du chemin.

"Mais nous, pauvres sapins, enfants de la Nature!
Nos jours de soleil ont leur couchant ici-bas;
Le ciel n'est pas pour nous! Et les maux qu'on endure,
Ne se couronnent pas.

"On déchire nos flancs pour panser les blessures,
Notre hanne guérit: Qu'importe notre mort!
Hélas! il faut souffrir ces profondes morsures,
Sans nous plaindre du sort.

"Quand sévit l'ouragan, nous inclinons la tête,
En voyant nos rameaux, tout tordus, tout broyés,
Nous ne maudissons pas le bras de la tempête;
Nous serions foudroyés.

"Quand nous aurons blanchi sous les frimas de l'âge,
L'oiseau, seul, gardera le souvenir béni!
Il pleurera longtemps la branche solitaire
Qui balançait son nid.

"Il aimera toujours, avec idolâtrie,
La chanson du feuillage au matin d'un beau jour,
Car l'arbre est pour l'oiseau, le berceau, la patrie,
Le refrain et l'Amour.

"Quelle terreur pour nous! Notre sève se glace!
Quand sur les nids tremblants s'abattent les corbeaux;
Ces méchants, sans pitié, ces assassins de race,
Nous laissent des tombeaux.

"Venez, vous qui souffrez, sous notre vert feuillage!
Nous avons peu d'amis, en ce monde jaloux.
Nous pleurerons ensemble, et dans notre langage,
Nous prierons Dieu pour vous..."

Chers sapins! tous vos maux ne sont que des chimères,
Puisque Dieu mêle encor à vos sèves amères
Quelques gouttes de miel.
Vous êtes les heureux! Ne montrez pas d'envie!
Hélas! si vous saviez ce que pèse la vie,
Au malheureux mortel!

Soyez toujours l'asile où le pauvre poète,
Lassé des bruits du Monde, et cherchant la retraite,
Puisse essayer son front;
Mêlant votre murmure à ses vagues tristesses,
Son cœur plein vibrera, sous vos douces caresses,
Comme un accord profond.

Je ne vous verrai plus! Je sens ma jambe lasso,
Et du destin cruel, qui m'étreint et m'enlace,
Je dois subir la loi.
Mais quand je dormirai dans mon noir sarcophage
Un jour, si mon enfant s'assoit sous votre ombrage,
Oh! dites-lui, pour moi?

"Que l'Océan du Monde est un abîme immense
Où s'engloutit, sans foi comme sans espérance,
Plus d'un cœur dévoyé;
Que le Mal y remporte un triomphe éphémère,
En ayant à sa solde un troupeau mercenaire
Que l'on a fourvoyé.

"Que la vie, ici-bas, est un pèlerinage,
Qu'on fait vêtus de noir et tout trempés d'orage,
Sous un volcan en feu;
Et, qu'il n'est qu'un moyen d'échapper à la lave,
Qui veut souiller nos fronts de sa hideuse bave:
C'est d'aimer le bon Dieu.

"Qu'en aimant le bon Dieu, les chagrins de la vie
Ont encor leurs douceurs; et la haine et l'envie,
Des regards moins jaloux.
Qu'en suivant ses sentiers retirés et paisibles,
L'homme retrouve là des plaisirs,
Qu'il savoure à genoux.

"Que loin de plaisirs faux et tournoyants des villes,
Sous un chaume modeste, au bord des eaux tranquilles,
Le cœur se calme et vit;
Qu'on y goûte, remplis d'une extase sublime,
Les rayonnements purs de ce bonheur intime
Qui chante et nous ravit.

Dites-lui, que j'aimais dans la grande nature,
Les oiseaux et les bois, les eaux et la verdure,
Le soleil et la fleur;
Que ce sont des amis, quand oubliant le Monde,
L'âme cherche à jouir de cette paix profonde
Qu'on appelle: bonheur.

Adieu, mes chers sapins! Pauvre oiseau de passage,
Battu de la tempête et tombé du nuage,
J'ai voulu vous revoir.
Vous m'avez rajeuni, souvenirs du jeune âge!
Et maintenant, moins las, je reprends mon voyage,
Car déjà vient le soir.

Ste. Hénédine, }
Avril 1884. }

ALFRED MORISSET.